

BERTHE.

Votre femme, Raimond ?

RAIMOND.

Oh ! je n'ai pas tout dit.

Voulant le premier jour captiver votre esprit,
Je me dis orphelin, sans appui sur la terre !
Vous me pardonnerez, Berthe ; j'avais un père,
Mais il est dur. Jamais un regard de pitié
Ne me laisse entrevoir un soupçon d'amitié.
Aujourd'hui m'appelant : — Tu sais combien je t'aime ;
De chez un vieil ami j'arrive à l'instant même ;
De sa fille pour toi j'ai demandé la main,
M'a-t-il dit ; j'ai promis, tu l'épouses.... demain.
— Demain ? jamais, mon père. — Alors, crains ma puissance,
Je suis ton père ; épouse ou fuis de ma présence.
Il l'a dit. J'ai le choix, je ne puis obéir ;
On m'attend, tout est prêt ; Berthe, je vais m'enfuir.
Ce soir, à son courroux je saurai me soustraire ;
Je vais porter mes pas sur la terre étrangère ;
Mon père me repousse ? Eh ! bien qu'il soit ainsi.
Dans un pays lointain voulez-vous fuir aussi ?
Voulez-vous partager ma mauvaise fortune ?
Votre vie et la mienne alors n'en feraient qu'une !
Et nous serons ensemble ! et vous serez à moi !
Et je me trouverai bien plus heureux qu'un roi.
Être libre ! être seul avec celle qu'on aime,
Ah ! le comprenez-vous ? c'est le bonheur suprême !
Je reviendrai bientôt.... Vous ne répondez pas ?
Berthe ! vous soupirez ? Ah ! vous suivrez mes pas !
Ne rétractez jamais cet aveu qui m'enivre !
Berthe ! c'est près de vous, pour vous que je veux vivre.
Ne vous éloignez pas, je reviens en ces lieux ;
Berthe, pour un instant, recevez mes adieux....
O bonheur !